Samedi 13 septembre 2014 17h00 [GMT + 1]

NO 422

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Petits faits, grandes fictions[1]

Une famille pour tous…, la chronique d'Hélène Bonnaud

L'actualité de la rentrée est brûlante. Plusieurs faits divers ont tenu en haleine les médias pendant des jours, mettant au centre de leurs commentaires la vie d'un enfant. Ainsi dans la Creuse, un jeune couple tente de simuler l'enlèvement de son bébé, âgé de 4 mois, plutôt que d'avouer l'avoir tué et enterré. Voient-ils trop de films à la télé pour être ainsi amenés à imaginer un tel scénario, alors qu'ils ont probablement eu « des gestes déplacés », comme le dit le magistrat qui a pris l'affaire en mains ? Les parents, eux, ont parlé d'une punition. Et la presse de s'interroger sur la

valeur d'une punition avant l'âge de 3 ans. Mais que veulent dire ces parents ? Ils évoquent une punition qui aurait mal tourné. Est-ce à dire qu'une punition peut se transformer en accident entraînant la mort d'un enfant ? La gravité de l'énoncé force à se demander si l'enfant lui-même n'est pas, à leurs yeux, fautif de sa propre mort, comme s'il n'avait pas supporté la punition, qu'elle s'était muée en drame. L'enfant maltraité est au fond toujours coupable. Coupable de mourir. La faute des parents est projetée sur lui, comme si *la mort d'un enfant*, ce réel intolérable, ne pouvait être identifiée par ce couple. Et en effet, ne rien en dire, l'avoir maquillé en enlèvement, relève bien d'un déni de culpabilité.

Un autre couple enlève son fils atteint d'une tumeur au cerveau, pour le conduire en Espagne où il espère trouver un traitement plus efficace pour sauver leur fils. On les dit « Témoins de Jéhovah » et en cela, ils sont coupables de kidnapping. L'Angleterre fait tout pour retrouver cet enfant soigné dans un des hôpitaux du sud du pays au point qu'elle confie la recherche de l'enfant disparu à *Interpol* qui lance une alerte mondiale pour le repérer. Là aussi, on pourrait se croire dans un film où l'enjeu de la vie d'un enfant présente une telle importance qu'il faut que la police le retrouve dès que possible.

Le premier enfant est l'objet d'une maltraitance. Le deuxième est au contraire l'objet d'une attention extrême de ses parents. Les premiers sont criminels et veulent cacher la vérité en faisant croire à une disparition de leur bébé. Le deuxième est réellement « enlevé », mais à qui ? L'enfant malade n'appartiendrait donc plus à ses parents ?

Ces deux histoires ne nous révèlent rien sur la place de l'enfant auprès de ses parents. Mais elles nous indiquent comment *la mort d'un enfant,* l'une réelle et accidentelle, l'autre prévisible et irrémédiable, donnent consistance à des scénarios imaginaires invraisemblables. Le réel de la mort d'un enfant, horreur qui renforce toujours un sentiment de culpabilité, vient se déliter dans les fictions les plus romanesques. « La vérité a structure de fiction »[2], disait Lacan. L'une est l'œuvre des parents meurtriers et coupables. L'autre est mise en scène par l'État qui joue tout à coup à la Mère sauveuse à grands frais d'annonces sur internet, via *Interpol*. Que peut-on en dire d'autre si ce n'est que les fictions se déplient au quotidien pour maintenir la jouissance du drame de la mort d'un enfant – qui pourrait être le nôtre –, ultra présent.

Le chef de l'État, François Hollande, ne fait pas la Une des journaux. C'est son ex-compagne, Valérie Trierweiler, qui occupe tout l'espace médiatique avec la sortie de son livre *Merci pour ce moment*[3], dont tous les exemplaires se sont vendus en quelques heures vendredi dernier. À croire que cet événement réchauffe le cœur des Français – enfin, quelque chose de drôle se passe sur la scène politique française. Un drame du *conjugo* : la vengeance d'une femme.

Celle qui a été « jetée comme un kleenex », comme elle l'écrit, alors que la photo du Président avec Julie Gayet dans *Closer* révélait leur liaison secrète, raconte son éjection de l'Élysée. En quelques jours, elle a dû prendre ses cliques et ses claques – elle nous raconte cela par le menu dans son livre – comme toute femme mise à la porte par son homme. Sauf qu'il s'agit du Président de la République dont on avait relevé la froideur pour congédier celle qui occupait la fonction de Première dame de France. Cette rupture avait montré combien les couples présidentiels – on l'avait déjà vécu avec Cécilia et Nicolas Sarkozy – se déchirent en plein mandat du Président, au point qu'on peut se demander si la fiction, là aussi, n'est pas au service de la politique. Toujours est-il que l'amour et le désir ne cohabitent pas, même à l'Élysée. On trouvera dans Freud tout ce qu'il faut pour expliquer cette *psychologie de la vie amoureuse* des hommes. Quant à la façon dont les femmes réagissent à la tromperie de leur mari, on le sait, leurs réactions peuvent être terribles et aller bien au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. La littérature et la lecture des journaux nous enseignent régulièrement sur ce phénomène où le « hors de soi » féminin, fait trembler les semblants et entraîne les actes les plus destructeurs. Rappelons-nous Médée, la femme de Jason qui, pour se venger d'avoir été trompée, alla jusqu'à tuer ses propres enfants. Sans aller jusqu'à ces extrêmes, Valérie Trierweiler répand son venin sur celui qui occupe la fonction de Président, ce qui est en soi une

atteinte à la personne mais aussi une atteinte à sa fonction. Il s'agit de détruire son image et de le faire déchoir de la place qu'il occupe comme chef d'État. Valérie Trierweiler se sert de la médiatisation de son livre pour atteindre l'homme d'État au delà de l'homme qu'il a été pour elle. Elle fait tomber les masques. C'est une vengeance bien féminine, qui ne rate pas sa cible.

Pourtant, il y est surtout question d'une rupture. Son livre n'est que le *storytelling* de sa défaite amoureuse et la révélation de petits secrets de couple. Quelques piques pour l'homme politique, comme la fameuse formule des *sans dents* pour se moquer des pauvres… Ah, un peu d'humour… N'est-ce pas la qualité qu'on prête à François Hollande ? L'expression est assez terrible mais si vraie, qu'elle prend valeur de *Witz*. D'ailleurs plus personne ne s'offusque de parler des sans-papiers, et des sans-droits. On y ajoutera dorénavant les sans-dents… ils font hélas partie du paysage social. Peut-être cela mènera t-il à une meilleure politique des soins dentaires en France, alors qu'on sait qu'en effet, ils sont coûteux et que de plus en plus de sujets ne peuvent se soigner, par manque de moyens. Les *Witz* peuvent aller loin dans leurs effets, Freud en a fait la démonstration…

Comment interpréter l'intérêt porté à ce récit d'une vengeance en ce début de rentrée ? Peut-on y lire la jouissance à voir les couples présidentiels se déchirer comme les autres, et mettre leur linge sale sur la place publique ? C'est une conséquence de la culture prête à tout dire qui sévit de nos jours. On dit tout, et ce qu'on n'a pas dit, on l'écrit. Selon Valérie Trierweiler, c'est thérapeutique. L'écriture a toujours eu cette fonction de soulager celui qui s'y livre. Entre s'y livrer et son livre, il n'y a que des *mots dits*, enfin presque, ce qui a toujours été le privilège des femmes, car leur amour de la vérité les passionne, au plus profond de leur être. « La vérité est la petite sœur de la jouissance »[4], disait Lacan, si justement.

Regrettons alors que toutes ces paroles adressées au monde n'aient pas pu se dire sur un divan. L'effet aurait été moins médiatique, mais tellement plus sérieux, et tellement plus authentique …

[1] On lira à ce sujet le dernier numéro de *La Cause du désir*, n°87, paru en juin 2014, « Fictions », sous la direction de Marie-Hélène Brousse.

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 348.

[3] Trierweiler V., *Merci pour ce moment*, Paris, Les arènes, 10 septembre 2014.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 134.

Big Big Data
La revue de presse U.S.
« United Symptom » de Jean-Charles Troadec

«Les symptômes dans la civilisation sont d'abord à déchiffrer aux États-Unis d'Amérique»
Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique

Le 9 avril dernier, *The New England Journal of Medecine* rapportait que les Centers for Medicare and Medicaid Services (CMS), institution regroupant plus de 100 millions de personnes sous sa couverture de santé, ont ouvert l'accès à leurs données médicales relatives au paiement et à l'utilisation du système de soins américain à plus de 800 000 praticiens. L'objectif est d'informer sur l'usage de l'organisation de soins par les patients et les médecins afin d'optimiser les dépenses.[1]

Si cette nouvelle est une première, puisqu'une loi de 1979 interdisait toute divulgation d'ordre médical, elle ne restera pas anecdotique. La transparence dans l'échange de données de santé est de tous les discours. Barack Obama a demandé une réglementation sur l'interactivité des données informatiques dans chaque état fédéral, souhaitant par là une plus grande collaboration des pouvoirs publics afin d'anticiper sur ce qui s'annonce comme une révolution. C'est ainsi que, au 1er septembre 2014, le National Institute of Health vient de changer ses lois en matière d'échange

de données. Dorénavant tout recueil clinique sera posté sur le web en vue de pouvoir être transmis.[2]
Cependant, un paradoxe subsiste. Dans le même temps, la revue *Nature* révélait que la moitié seulement des études cliniques médicales et essais médicamenteux des laboratoires est publiée dans les revues spécialisées. L'autre moitié reste, quant à elle, stockée sur le site clinicaltrials.gov/ (Essais Cliniques), conformément à la loi, mais sous forme de données brutes, sans interprétation ni critique, à la différence des versions publiées. De plus, dans les revues, les essais cliniques qui comparent l'efficacité d'une molécule à un placebo ne sont généralement diffusés que lorsqu'ils montrent des résultats positifs.[3]
Quelle interprétation donner à ce désir de communication de données médicales ?

E-medicine

La médecine est devenue inséparable d'internet. Le *New York Times* du 10 juin 2014[4] nous apprend qu'un médecin américain passe plus de temps derrière un PC à y entrer les données demandées par les administrations de santé et à nourrir le dossier médical de ses patients qu'à sa table d'examen. Le patient est un malade mais aussi le porteur d'un grand nombre de données qui dorment actuellement sur les serveurs.

La psychiatrie se place sur ce créneau. Le Beth Israël Deaconess Medical Center de Boston a lancé une expérimentation en ouvrant à ses patients des comptes rendus de séances de psys, disponibles sur ordinateur et sur smartphone. Le ministère américain dédié aux vétérans de guerre a expérimenté ce nouveau service dès l'année dernière et commence à étudier les effets d'une telle révolution dans la relation médecin-malade.
On peut rapprocher ce mouvement de libéralisation de celui de la « médecine personnelle », ou « personnalisée » (*personal medicine*) qui se développe outre-Atlantique face à l'échec de l'*Evidence Based Medicine* (*EBM*) concernant les troubles mentaux. On ne vous donne plus accès aux résultats de recherches standardisées afin que vous vous conformiez aux

preuves, on vous donne accès à vos résultats personnalisés. On ne vous compare plus à un groupe contrôle, on se centre uniquement sur vos données – que l'on veut partager.

Personal Medicine vs Evidence Based Medicine

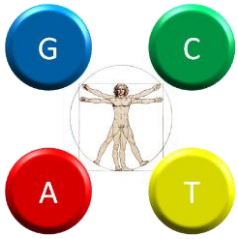
Leroy Hood, président de l'Institut de biologie des systèmes de Seatle, a lancé en mars dernier une vaste opération de médecine personnalisée avec ce qu'il appelle la « Médecine P4 » : prédictive, préventive, personnalisée et participative. Une centaine d'individus en bonne santé, répartis sur le territoire américain, vont être contrôlés de près, et conseillés en retour, sur leurs habitudes alimentaires, de sommeil, etc. L'étude viole un grand nombre de règles de l'*EBM* : pas de double aveugle, ni randomisation des données, ni groupe contrôle. C'est une médecine qui a pour but de ne pas attendre la maladie, et donc les médicaments qui vont avec.[6] Ceci va poser certains problèmes pour les laboratoires et la psychiatrie.

La psychiatrie américaine en effet ne se focalise que sur le symptôme morbide et sur la molécule médicamenteuse qui y répond. Comment va-t-elle rebondir dans ce contexte du déclin de l'*EBM* et de l'ouverture à la médecine personnalisée ?

La psychiatrie, en perte de vitesse, cherche depuis longtemps déjà à se pencher sur la génétique afin de proposer une approche plus rigoureuse et personnalisée. Les initiatives tant privées que publiques se multiplient dans cette direction. La revue *Nature* publiait cet été des résultats, considérés comme une première, sur la localisation de gènes de la schizophrénie : 108 gènes seraient liés à cette maladie, « plus qu'on n'en a jamais trouvé jusqu'alors ».

Thomas Insel, actuel directeur du National Institute of Mental Health, a salué la publication de cet article : « C'est un moment particulièrement palpitant pour l'histoire de ce champ ».[7] Cette approche permet à la psychiatrie américaine de se situer dans la mouvance actuelle sur le génome et le *Big Data*.

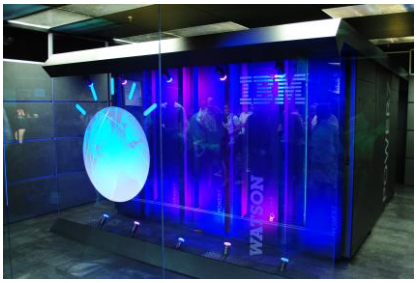
World Wide Genome



L'année dernière en effet, la revue *Nature* signalait qu'un consortium de soixante-neuf institutions dans treize pays était prêt à partager gratuitement les informations qu'il détenait sur le génome de leurs patients. Cette alliance prend pour modèle le consortium *World Wide Web* de 1990 qui avait pour mission d'établir des standards universels dans la programmation des pages web. C'est un vrai défi, puisque, comme le rappelle Francis Collins, directeur du National Institute of Health, il n'y a pas de standards du stockage des données génétiques, pas non plus pour l'évaluation de leur exactitude.[8] C'est le problème que rencontre également le *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (*DSM*).

Mais face à l'ampleur du succès de l'échange de données, l'homme va-t-il être capable de les synthétiser ?

Watson



La médecine se tourne vers la machine, non plus comme outil para-clinique, mais comme système d'interprétation. IBM vient de mettre au point Watson, un super ordinateur cognitif capable d'apprentissage. Il peut mettre en lien des informations, vérifier leur exactitude, produire un raisonnement grâce… au partage de données. Il ressemble à Samantha, la voix du système d'exploitation du film *Her*, capable de se créer une personnalité quasi-humaine en puisant dans l'énorme sac de données que tout internaute produit chaque jour sur lui-même (réseaux sociaux, mails, etc.). Watson se vante de pouvoir vérifier les informations qu'il stocke et de pouvoir ainsi donner une réponse toujours exacte. C'est là qu'il intéresse la médecine. « Le développeur Biovideo (San Antonio, Texas) propose de transformer Watson en spécialiste du nouveau-né et du nourrisson en l'exposant à diverses sources de données – revues médicales, rapports de l'Académie américaine de pédiatrie… »[9]. Il pourra également aider les médecins à trouver le meilleur traitement pour un patient atteint d'un cancer en croisant un grand nombre de paramètres biologiques et génétiques dans le fil de la médecine personnalisée.

Comment le champ psy va-t-il s'en saisir ?

Le champ psy concerné

La société Azoft (Novossibirsk, Russie) souhaite développer un avatar intelligent capable de conseiller les utilisateurs de smartphones en puisant dans l'œuvre de Freud et de Einstein. Elle va entrer dans Watson l'ensemble des textes des deux auteurs, ainsi que leur célèbre correspondance, pour répondre aux questions ontologiques des usagers. Un sorte de retour à Freud en somme.

C'est un programme séduisant pour la psychiatrie. À quand une App [logiciel d'application] pour aider les psychiatres modernes à se retrouver dans la terminologie toujours en mouvement et en surproduction du *DSM* et pour laquelle la génétique n'est d'aucun secours ? À quand une autre pour synthétiser ce *plus-de-data* ?

Mais comment Watson se débrouillerait-il de la langue de Lacan ?

1. Brennan N. ,Conway P., Tavenner M., « The Medicare Physician-Data Release — Context and Rationale », *The New England Journal of Medecine,* July 10, 2014.

2. Van Noorden R., « US agency updates rules on sharing genomic data », *Nature*, Sept 1st, 2014, disponible sur internet : http://www.nature.com/news/us-agency-updates-rules-on-sharing-genomic-data-1.15800

3. Jones N., « Half of US clinical trials go unpublished Results are reported more thoroughly in government database than in journals », *Nature,* Dec 3, 2013, disponible sur internet : http://www.nature.com/news/half-of-us-clinical-trials-go-unpublished-1.14286

4. Ofri D., « The Physical Exam as Refuge », *The New York Times*, July 10, 2014, disponible sur internet : http://well.blogs.nytimes.com/author/danielle-ofri-md/

5. Hoffman J., « What the therapist thinks about you », *The New York Times*, July 7, 2014, disponible sur internet :http://well.blogs.nytimes.com/2014/07/07/what-the-therapist-thinks-about-you/?_php=true&_type=blogs&_r=0

6. Gibbs, W., W., « Medicine gets up close and personal », *Nature*, February 11, 2014, disponible sur internet : http://www.nature.com/news/medicine-gets-up-close-and-personal-1.14702

7. Reardon S., « Gene-hunt gain for mental health », *Nature*, July 22, 2014, disponible sur internet : http://www.nature.com/news/gene-hunt-gain-for-mental-health-1.15602

8. Hayden E., « Geneticists push for global data-sharing ». *Nature*, June 5, 2013, disponible sur internet : http://www.nature.com/news/geneticists-push-for-global-data-sharing-1.13133

9. Marks P., « Watson l'omniscience dans la poche », *The New Scientist*, April 28, 2014, trad. de Jean-Clément Nau, *Les dossiers de la Recherche*, août-sept 2014.

Interview de Jorge León (II)
par Hervé Castanet,
Marseille, le MuCem, juillet 2014

La première partie de cet entretien est à retrouver dans LQ 421*. Ajoutons que, après* Before We Go*, dont il est ici question, Jorge León est aujourd'hui engagé dans un nouveau film à partir des échanges de mails entre Mitra Kadivar et Jacques-Alain Miller. Le film sera une interprétation lyrique et chantée de cet échange : les mails échangés deviendront livret d'opéra…* H.C.

Hervé Castanet : Les personnages – ceux du lieu de soins – se retrouvent pour la première fois dans le même espace mais il y a le silence...

Jorge León : Il y a le vide, il y a de la musique...

H. C. : Seriez-vous d'accord de dire que, au fond, vous avez préservé l'énigme plutôt que d'en faire un secret, de le maintenir comme le plus intime de chacun, là où l'on n'a pas à mettre nos gros doigts graisseux… ? Une délicatesse de votre part.

J. L. : Ce que vous formulez me semble d'autant plus juste que cette scène du film est précisément la séquence qui a suivi ces moments de parole, quand, à un moment, ça a été littéralement : « Allons prendre l'air ! ». C'est ça, même temporellement ; on est dans cette logique.

H. C. : À certains moments survient la question, non pas de la séduction mais des corps qui se touchent, non sans érotisme. Entre le personnage de Noël le dandy et Simone, la danseuse en habit de squelette, quelque chose peut passer de la présence du désir, sans pour autant qu'il se manifeste. De même quand les deux femmes se rencontrent sur le tapis et s'étreignent, outre la tendresse, et sans parler d'un désir sexuel, apparaît cette dimension que, quand les corps se rencontrent, ce n'est pas neutre.

J. L. : Non seulement ce n'est pas neutre mais là, vous évoquez des couples, et si l'on rentre un peu plus à l'intérieur de ces couples, on se rend compte que ce sont toujours des couples atypiques. Il y a deux femmes avec un baiser très troublant au moment de la rencontre, que je n'ai absolument pas dirigé ; à aucun moment je n'avais imaginé que ça viendrait et pourtant ça colore ce rapport du couple. Face à Noël, Simone, qui joue le rôle de la mort, est consciente de sa dimension androgyne qui laisse planer un doute avant qu'elle ne se dénude. Et le troisième couple, ce sont deux hommes. Clairement, il me semblait important de pouvoir jouer sur la plasticité de ces couples : il n'y en a pas un seul qui rentre dans la formation d'un couple, je dirais… stéréotypé.

H. C. : Malgré tout, vous n'avez pas aseptisé les corps au point d'annuler le désir…

J. L. : Non, absolument pas ; au contraire, je pense que le désir circule à sa façon, qui est extrêmement ténue. Pour moi, il y avait vraiment le désir de ne jamais forcer les interprétations. Dès que des configurations me semblaient trop évidentes, trop lisibles, ça me semblait moins intéressant ; on reste à la frontière, à la lisière des genres, entre les corps et dans la forme même du film : est-ce du théâtre ? De la danse ? Du cinéma ? Est-on dans la fiction ? Le documentaire ?

H. C. : L'expérience analytique nous démontre que le désir nous ouvre à une définition beaucoup plus large du sexuel que ce qu'on peut croire. Quand on le critiquait sur une sorte de pansexualisme de sa doctrine, Freud insistait en disant : ma définition du désir c'est plutôt l'Eros platonicien, pas simplement au sens éthéré, mais ne le réduisez pas au sens sexuel banal comme on l'entend. Votre film fait entendre, sans cette dimension sexuelle au sens banal du terme, la dimension du désir. Ces corps abîmés, ces corps qui souffrent, ces corps avec des sondes – que vous n'hésitez pas à montrer, mais sans insister –, ils sont affrontés dès la rencontre à cette dimension du corps vivant, toujours vivant, et donc désirant.

J. L. : C'est essentiel, cette dimension de la vie ainsi mobilisée. Dans ces moments-là, dans ces moments de fragilité de souffrance physique, j'ai l'impression que la vie est bien plus présente encore que dans tout autre être. Rester en vie mobilise tellement d'énergie :

pour moi, d'une certaine façon, le désir est là, il est dans le souffle, il est dans l'expression de soi, dans des choses extrêmement fines, quelque chose qui, tout à coup, émerge et va vers. Va vers et aussi trouve sa voie. Une voie singulière ; ce n'est pas quelque chose qui peut être figé ni immédiatement cerné. Je ne voulais pas cerner ces gens ; je voulais plutôt accueillir quelque chose d'eux, être là avec…, servir de relais.

H. C. : À l'inverse du réalisme médical, d'une froideur distanciée où le corps se réduit à des opérations purement organiques, vous préservez sur ces corps fragiles – et pas seulement fragiles subjectivement : la difficulté de marcher, le cancer de la langue, etc. – une dimension de vivant : ce qui ne peut pas se mettre dans une case ni ne se réduit à une instrumentation des corps. À la fin de son enseignement, Lacan dit : « On ne sait pas ce que c'est un corps, un corps vivant, si ce n'est que cela *se* jouit ». Mais il ne dit pas ce qu'est, au fond, ce point le plus intime où malgré tout on tient encore. On tient encore et c'est ça… vous ne savez pas tout à fait ce qui les fait tenir mais… Le personnage femme vous a dit au visionnage du film : le plus beau cadeau que tu nous as fait, c'est que tu m'as rendue belle. Elle est belle parce qu'au fond, vous lui rendez une dignité.

J. L. : Oui ! En plus elle n'a pas dit « Tu m'as rendue belle », mais « Je me trouve très belle ». Je trouve ça d'autant plus beau que c'est le rapport qu'elle entretient à cette image. C'est-à-dire qu'elle m'exclut de ça. Pas du tout de façon négative mais « par rapport à ce que je vois, moi je trouve ça très beau ». Elle n'est pas vis-à-vis de moi dans la séduction, elle est face à l'image, et je trouve ça très fort…

H. C. : Vous avez évité les lieux les plus prestigieux à l'intérieur du théâtre de la Monnaie pour tourner plutôt dans les ateliers, les lieux qui permettent le spectacle mais qui ne font pas partie du spectacle.

J. L. : Il y a vraiment cette dimension de la périphérie, rester en périphérie. Un peu aussi cette dimension de l'ombre qu'on réactive. Ces espaces un peu cachés mais en même temps très habités – par la force de la création, de ce qui s'y déploie au quotidien. C'est d'une charge émotionnelle extrêmement forte et donc en effet, je ne voulais pas tomber dans la fascination de ces espaces grandioses qui tout à coup nous aveugleraient…

H. C. : Ou qui écraseraient, le cas échéant, les personnages.

J. L. : Cette dimension du travail m'importe ; il m'a semblé que c'était là aussi que les choses peuvent encore se jouer, dans la chose en devenir. Ces espaces sont là pour ça, pour qu'une forme émerge ; pour que, tout à coup, du silicone devienne un buste ou un visage ou un regard, pour qu'un bout de bois se transforme en paroi… C'est là où les toiles sont peintes ; il y a ce plan très large où l'on voit une toile au sol tirée et remplacée par une autre. Pour moi c'était vraiment : « Voilà, maintenant un autre espace se déploie, même s'il est en deux dimensions. »

H. C. : Autrement dit, c'est presque les arrière-boutiques, les lieux un peu cachés où on élabore et construit la fiction ?

J. L. : C'est ça, voilà. Et on s'invente… et on se rate parfois, et on se récupère, et on s'ajuste.

H. C. : Pourquoi l'*Œdipe* de Pasolini, au moment où il a les yeux crevés ?

J. L. : (rire) C'est vrai qu'on commence avec Lacan et qu'on finit avec Pasolini, et particulièrement avec *Œdipe*. Pasolini était très clair par rapport à l'influence de sa lecture de Freud, au moment où il a réalisé *Œdipe*. Il dit que c'est certainement le film le plus autobiographique qu'il ait réalisé. Donc c'est un petit clin d'œil ; et puis Œdipe est ce personnage tragique que j'avais envie de réintroduire dans l'opéra. J'ai hésité à un moment avec *Médée*, où j'ai été très impressionné en découvrant le film de voir combien La Callas est silencieuse ! Elle parle à peine ; elle interprète le rôle de Médée mais… Quelle force ! C'est ça son génie…

H. C. : À la fin d'*Œdipe*, dans le texte classique, lorsqu'il a les yeux crevés, il dit en substance : « C'est au moment où je ne suis plus rien, c'est là que je deviens vraiment homme. » En forçant le trait, on pourrait dire que c'est qu'au moment où leur corps lâche vos personnages de façon radicale que vous essayez de montrer ce qu'il y a de plus singulier dans leur présence au monde en tant qu'homme ou femme, au désir, au corps vivant – un moment non formaté que vous appelez fragilité mais qui est le plus intime de chacun.

J. L. : L'acteur de Pasolini dit cette phrase, très belle : « Voilà, la vie s'achève là où elle a commencé. » Et la caméra part dans les arbres alors que c'est censé être son point de vue à lui, alors qu'il est aveugle ; on est face à cette nature et on termine au sol, dans l'herbe. C'est la raison d'être de cette séquence de Pasolini… au-delà du fait que j'avais envie – c'est un héros artistique, pour moi –, j'avais envie de le convier à cette expérience du film.

Transcription réalisée par Françoise Biasotto et Patrick Roux le 10 juillet 2014.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

édition cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky

-Lacan Quotidien au brésil angelina harari

-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

- pour Latigo, Dalila Arpin et Raquel Cors

- pour Caravanserail, Fouzia Liget

-pour Abrasivo, Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller

diffusion éric zuliani

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

▪technique mark francboizel & olivier ripoll

▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis ▫ responsables : dominque holvöet et florencia shanahan

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : en fin de texte, taille 10 •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •